

**Jo pour Jonathan**  
**Pour la suite du monde**  
*Jo pour Jonathan* — Canada [Québec] 2010, 80 minutes

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 271, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63614ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Séguin-Tétreault, M. (2011). Jo pour Jonathan : pour la suite du monde / *Jo pour Jonathan* — Canada [Québec] 2010, 80 minutes. *Séquences*, (271), 35–37.

***Maxime Giroux***

***Jo pour Jonathan***





Une jeunesse désillusionnée confrontée à sa propre disparition

# Jo pour Jonathan

## Pour la suite du monde

Après trois courts-métrages et un premier opus (*Demain*), Maxime Giroux réussit largement le pari du deuxième film. Portrait âpre et épuré d'une génération livrée à elle-même, *Jo pour Jonathan*, empreint d'une poésie sourde et d'une grâce énigmatique, caresse avec violence et tabasse avec émotion.

Mathieu Séguin-Tétréault

Présenté en première au Festival de Locarno et couronné dans certains festivals (dont le FNC, où il reçut le prix de l'AQCC), *Jo pour Jonathan*, coscénarisé par le romancier Alexandre Laferrière, a été réalisé sans subventions en une quinzaine de jours avec un budget d'environ 70000\$. À l'antipode de l'esprit branché *nineties* du cinéma du Plateau, assez loin de l'univers *milendien-dolanien* qui a toute sa raison d'être, *Jo pour Jonathan*, à l'instar d'une certaine tendance dans la cinématographie québécoise actuelle (Côté, Ouellet, Lafleur), campe son action dans une banlieue quelconque. Jo, un adolescent délinquant mal dans sa peau, vit dans l'ombre de son frère aîné. Un accident lors d'une course illégale de voitures fait basculer leurs vies. Pris dans une culpabilité sans nom et confronté à lui-même, Jo surmontera peu à peu les aléas de la traversée de l'adolescence au monde adulte. Jo deviendra alors Jonathan.

Rappelant l'argument de *Paranoid Park* et le cinéma de Larry Clark, mais surtout les locaux *Tout est parfait* et *À l'ouest de Pluton*, dans son évocation des tourments des ados de banlieue, *Jo pour Jonathan* questionne le futur d'une génération en perdition. Une jeunesse désillusionnée qui se cherche, en perte de repères. Une génération désenchantée en voie d'en remplacer une autre, marquée par l'inertie de ses prédécesseurs et confrontée à sa propre disparition. Une génération qui carbure aux *jobbines*, gavée de jeux vidéo et d'autres gadgets électroniques, paralysée dans un asservissement total. En résultent des protagonistes zombies qui se défoncent au présent, qui passent leur temps à des activités

stériles. Des truands, des bandits, des trous de cul, que l'on finit par aimer malgré leurs imperfections, parce que jamais le cinéaste ne les regarde de haut. Des anti-héros qui, rendus dans la fleur de l'âge, parcourront le cinéma de Morin (l'ironie mordante toutefois absente chez Giroux). Des ados ordinaires sans réelle ambition, avec des vies ordinaires, mais qui ont, précisent-ils eux-mêmes, un beau char et une belle blonde. Des hommes-enfants qui parlent peu et mal (on est loin des intellectuels d'Arcand où les envolées verbales sont ici remplacées par le laconisme, les anglicismes et les *style full comme genre*), qui se droguent mal et vite, se saoulent mal et vite, baisent mal et vite. Et si le sexe dans *Demain* apparaissait comme un exutoire à une existence morne et asphyxiée, il est ici substitué à la course automobile illégale.

Penchant masculin du premier opus, film de gars, film de char, film de *streetracing*, de camaraderie virile, de *chamaillage* entre frères, *Jo pour Jonathan*, et certains pourraient le reprocher au cinéaste, ne s'intéresse que très peu à la figure féminine, plaquée là sans réelle profondeur: elle est la mère dévouée ou la jolie copine. C'est parce que c'est encore ces mêmes mâles dont il s'agit ici, ceux qui déjà n'avaient que très peu de considérations pour la protagoniste de *Demain*, prête à maintes humiliations — et ennuis — pour bénéficier d'une présence masculine à ses côtés. Mais à l'inverse d'un certain cinéma québécois — celui des Huard, Gaudreault, Canuel, qui camoufle un machisme insidieux dans son discours populaire — Giroux examine de près cette masculinité. Ces rebelles sans cause à la fureur de vivre, cachant aussi un désir de mourir,

sont obsédés par la griserie de la vitesse et piégés dans leurs démonstrations navrantes de virilité, de jalousie et d'acquisition matérielle, où la voiture devient un idéal, un prolongement d'eux-mêmes. Et si le fameux **Rebel Without a Cause** de Ray vient de force en tête, la course automobile, à l'opposé des **Nitro** et autres **Fast & Furious**, esquive ici tout côté spectaculaire, Giroux préférant les impacts psychologiques et les effets collatéraux aux beuglements des moteurs. Et l'intérêt du récit réside dans la relation entre les deux frères et dans la solitude intérieure de Jonathan, qui s'enfonce peu à peu dans l'abîme. Entre deux âges, entre mensonge et contradiction, en pleine prise de conscience, le jeune homme cherche sa place dans le monde, voit peu à peu ses illusions disparaître et cache une vulnérabilité innocente, tragique.

Plusieurs ont critiqué la cruauté du regard de Giroux, l'absence totale d'espoir dans son cinéma, sa terrible noirceur, son cynisme. Mais aussi insoutenable que lucide, **Demain** était ce portrait tenace du sacrifice et de la modestie, au centre duquel une jeune femme luttait tant bien que mal pour mener une existence sans grand combat. Regard dur et distant sans jamais être distancé, observation clinique proche de la désespérance d'un Rodrigue Jean, **Jo pour Jonathan** est aussi un hymne à la nature qui apaise et réconcilie, où les déchirures irrémédiables côtoient le romantisme de l'adolescence et de la fraternité. Et dans la brutalité du monde, dans sa trop grande rationalité, le cinéaste prodigue à Jonathan des dons de prestidigitateur qui, du reste, ne peuvent empêcher la fatalité des événements. À partir d'une réalité insupportable et prosaïque viennent ainsi s'insérer quelques moments lyriques, à la frontière de l'essai expérimental. Une bouteille d'eau en plastique danse sur une voiture. Un billet de cinq dollars vole entre les doigts de Jonathan. Et dans un monde vide de signification, dans un cinéma québécois parfois trop peureux, ces scènes précieuses d'une liberté entière nous sont offertes comme des pauses de transe majestueuse.

Et si certains y verront encore un pessimisme glauque, force est de constater que Giroux se refuse à tout misérabilisme. **Jo pour Jonathan** évite le film à thèse, n'érige rien en vérité sociologique ou psychologique et se refuse à tout message démagogique. Le cinéaste ne dévoile pas les causes de l'attitude de Jonathan; ce n'est pas l'absence des parents qui incite Jo à la délinquance, mais bien un questionnement et un malaise intérieur qui l'occupent en entier. Il est laissé à la discrétion du spectateur d'y percevoir une critique de la passivité de la délinquance banlieusarde ou encore le simple constat d'une société qui se désresponsabilise de tout, où les rêves ne sont plus des projets de société mais des trips individualistes de consommation.

Et c'est surtout la sobriété du regard sans concession de Giroux qu'il faut saluer. Se refusant à tout sensationnalisme, l'horreur des situations demeure toujours hors champ. Et on regrettera du coup que l'émotion ne le soit pas toujours, que Giroux se complaise quelque peu dans le drame qui, d'ailleurs, n'exploitait jamais dans **Demain**, premier film qui s'interdisait toute causalité émotive chez les personnages et toute exhibition psychologique. Ici, la scène tire-larmes où la mère pleure son enfant détonne quelque peu avec la froideur du regard de l'ensemble (mais pour l'émotion que cela crée chez nous, on oubliera rapidement cette maladresse). La mise en scène dépasse l'hyperréalisme à la

Dardenne, tout en en gardant l'âpreté, la pureté. Tourné en 16 mm et bénéficiant d'une musique envoûtante extra-diégétique, le film contient plusieurs tableaux à forte teneur en gris (la photo est signée Sara Mishara, responsable des **Tout est parfait, La Donation** et **Continental...**), cloîtrant les personnages dans une atmosphère pétrifiée. Après avoir signé une centaine de vidéoclips (entre autres pour Corneille, Les Vulgaires Machins, Les Cowboys fringants) et une cinquantaine de publicités, Maxime Giroux, à l'inverse d'un certain Québécois sélectionné aux Oscars cette année, affiche une lenteur assumée et une discrétion esthétique aux antipodes de ses projets plus commerciaux. Un souffle, une tension jaillissent de ses plans étudiés, résultat dû à la fusion des panoramiques langoureux, de l'ambiance sonore ouatée et de la présence magnétique des comédiens semi-professionnels.



Un pessimisme glauque

Avec les Rafaël Ouellet, Denis Côté, Xavier Dolan, Sophie Deraspe, Myriam Verreault, Henry Bernadet et Stéphane Lafleur, Maxime Giroux rappelle la pertinence de ce «renouveau du cinéma québécois», expression nouvellement consacrée dans les *Cahiers du cinéma* (N° 660, octobre 2010) par un spécialiste de chez nous, Jean-Pierre Sirois-Trahan. Ce dernier constate le dépoussiérage qu'amènent ces cinéastes, certes hétéroclites, mais qui partagent cruauté du regard, naturalisme dans la représentation et sens de la durée et du plan. Que ce regard bien québécois séduise à l'extérieur surprend à peine: sur la scène internationale, ces cinéastes cumulent les prix alors qu'ici, sous prétexte qu'ils soient «trop lents», «trop hermétiques», «trop intello», «trop chiants», ils sont pour la plupart snobés aux Jutra et écartés des subventions. Plutôt que de se croiser les doigts en vue d'un deuxième Oscar — que l'on se souhaite, par pur chauvinisme, malgré un film qui, au final, ne nous renseigne que très peu sur le Québec et sur la singularité de son cinéma — on se réjouira, avec **Jo pour Jonathan**, qu'un film sans subventions (comme ceux de Dolan, Côté, Ouellet) peut être concevable et que cette génération de jeunes cinéastes, dont on n'avait pas vu pareille éclosion depuis les immenses Lefebvre, Jutra, Perrault, Groulx et Brault, contribue à la suite florissante de la visibilité d'un cinéma québécois au meilleur de sa forme. Et à sa mémoire.

■ Canada [Québec] 2010, 80 minutes — **Réal.:** Maxime Giroux — **Scén.:** Alexandre Laferrière, Maxime Giroux — **Images:** Sara Mishara — **Mont.:** Mathieu Bouchard-Malo — **Mus.:** Olivier Alary — **Son:** Marcel Chouinard, Alexis Vallée-Charest — **Dir. art.:** David Stein — **Int.:** Raphaël Lacaille (Jonathan), Jean-Sébastien Courchesne (Thomas), Vanessa Pilon (Alexandra), Jean-Alexandre Létourneau (Samuel), Éliane Gagnon (Cynthia), Andrée Vachon (Mère) — **Prod.:** Paul barbeau, Maxime Giroux, Michelle Quinn, Catherine Simard — **Dist.:** Métropole.